

ANDRÉ BLANCHARD
BOH QU'À ÇA



LE DILETTANTE

Bon qu'à ça

DU MÊME AUTEUR

CARNETS

Entre chien et loup (avril-septembre 1987),
Le Dilettante, 1989 ; nouvelle édition 2007

De littérature et d'eau fraîche (1988-1989), Erti, 1992

Messe basse (1990-1992), Erti, 1995

Impasse de la Défense (1993-1995), Erti, 1998

Petites nuits (2000-2002), Maé-Erti, 2004

Contrebande (2003-2005), Le Dilettante, 2007

Autres directions (2006-2008), Le Dilettante, 2011

À la demande générale (2009-2011), Le Dilettante, 2013

Le Reste sans changement (2012-2014), Le Dilettante, 2015

Un début loin de la vie (1978-1986), Le Dilettante, 2018

CHRONIQUES

Impressions, siècle couchant, Erti, 1998

Impressions, siècle couchant II, Maé-Erti, 2001

Pèlerinages, Le Dilettante, 2009

© le dilettante, 2023
ISBN 979-10-308-0097-5

Couverture : Camille Cazaubon/ Y5/P5 / photo d'Olivier Roller

André Blanchard

Bon qu'à ça

CARNETS ET CHRONIQUES 1988-2002

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

De littérature et d'eau fraîche

CARNETS 1988-1989

À Pauline

1988

Janvier

Désormais, fini de jouer à l'ingénu : je garde sous le boisseau mes vœux de Premier de l'an. Que la nouvelle année n'attende rien de moi. Faisons comme si nous ne nous connaissions pas – ce qui ne va pas être dur. Et si d'aventure nous avons à traiter affaire ensemble, il sera assez tôt pour les présentations :

– 1988? Ah! enchanté! moi, c'est Blanchard, avec un D comme déchéance, etc.

Ces *Carnets*, je me le dis quand les reproches me cherchent, renferment très, très peu de comptes rendus de lecture. Sans doute n'ai-je pris une note que sur le centième de ce qui m'est passé entre les mains, et encore! Parfois, je m'en veux de cette négligence, quand je ne m'en afflige pas, l'attribuant à mon incompetence à résumer de façon neuve mes impressions de lecteur. Le plus souvent, je m'en console, et m'en sais gré même : si nombreux sont ceux qui parlent des livres sans les lire que c'est un bonheur de prendre le contre-pied.

Le *commerce* avec les gens : comme incitation à la misanthropie, le mot se pose là.

Adjudication des *Iris* de Van Gogh pour je ne sais combien de milliards de centimes. Ce qui surprend, c'est que ce soient les artistes miséreux et n'ayant que les os et la peau qui fassent les meilleures charognes, si on en croit la bousculade des vautours. Et encore, avec Van Gogh, il y a de l'arnaque : il manque une oreille. Tiens, à propos, ce serait dans la logique des choses que cette spéculation, par définition sans foi ni loi, s'étende à la personne physique de l'artiste. Imaginez le spectacle, et la frénésie des marchands : vente aux enchères de la fameuse oreille sectionnée, conservée intacte dans le formol...

S'en reconnaître, se plaire à nommer ses maîtres : malgré le côté humble d'une telle position, est-ce que ce ne serait pas, déjà, un petit peu, se situer

dans une perspective hiérarchique, et prendre date – un jour, soi-même, hé! hé!...

Pas d'excitation à écrire? ça se soigne. Il suffit de faire abstinence quelque temps. Il s'ensuit une de ces mauvaises consciences... quel stimulant, alors!

Ce critique littéraire qui monte en première ligne pour défendre l'intégrité de la profession et réfuter les soupçons de complaisance : « On ne pourrait dire du bien d'un livre qu'on trouverait mauvais »... allez savoir pourquoi notre petit doigt veut alors absolument en placer une :

– Hou! la petite menterie!

C'est sans importance, du reste. Ce qu'on demande avant tout à la critique littéraire, c'est de signaler l'existence des livres, et si possible l'existence de ceux qui risquent de passer inaperçus. Pour le reste, on est assez grand, et si petite cuisine il y a, on s'en fiche.

Je feuillette mes *Carnets* (1987) dans l'idée, peut-être, d'en taper des extraits afin de voir si ce genre de littérature peut intéresser un éditeur – et me voici à entonner cet air favori quoique pas guilleret : quand je me relis, tss-tss! ce n'est pas ça!

(Passe encore pour ce qui est écrit d'hier; mais d'avant-hier?... ces notes prises depuis début janvier, soit cinq jours, ne me font pas mauvaise impression; qu'en sera-t-il lorsque je les taperai?)

Une nation qui a décapité son roi, si elle n'est pas des plus recommandables, ne peut pas être tout à fait mauvaise, ni dépourvue d'intérêt.

C'est devenu un pli fort répandu, somme toute, que de trouver coûte que coûte une parade au tragique de notre destin. Ainsi sommes-nous enclins à prétendre n'importe quoi, par exemple :

– Heureusement qu'on sait qu'on mourra, sans quoi la vie serait sans sel.

Gens d'ici. Pour qu'un médicament soit de qualité, il faut qu'il les « tire en bas » :

– C'est bon, c'est que ça agit.

Je suis en train de lire *Des arbres à abattre*, de Thomas Bernhard. Ces pages-là m'apparaissent une pointure, et même plusieurs, au-dessus de *Perturbation*, qu'on donne pour son chef-d'œuvre. Je suis ahuri et émerveillé par le tour obsessionnel de l'écriture, qui se prête à diverses hypothèses : maniaquerie achevée, ou ratiocination d'un gaga, ou affectation, ou grand art. J'en pince pour cette dernière. Ce « je » qui conduit l'attelage juste à l'aide de ces « me dis-je », « pensai-je » rabâchés à chaque page depuis

ce fameux « fauteuil à oreilles », cela apporte quelque chose de neuf, me semble-t-il, dans le genre récit à la première personne – ainsi cette présence asphyxiante du narrateur, et, malgré tout, tant de distanciation.

Rien ne devrait nous en imposer. Le hic, c'est ce conditionnel – pot de colle comme toujours.

S'il faut être au moins deux pour « faire l'amour » (comme dit le vulgum pecus, pas poète pour un sou), pour le défaire, il n'y a besoin de personne : il se suicide à petit feu, tout seul comme un grand.

Avec comme maîtres d'œuvre Yves Bonnefoy et Jean Starobinski, le Mercure de France publie l'œuvre quasi intégrale de P.J. Jouve, édition tellement complète qu'on y a inclus les écrits publiés entre 1909 et 1924, que Jouve avait radicalement reniés et pour lesquels il avait fait défense expresse de les rééditer, jamais, parce que lui, l'auteur, décréait fausse et insatisfaisante sa création durant ces quinze années-là. Une fois encore, donc, il nous est donné de voir comment on trahit les volontés de l'auteur, lesquelles, tel un testament, doivent s'imposer à tous. Ces façons de procéder, auxquelles on est habitué de la part des veuves d'écrivains, étonnent quand s'y adonnent deux personnes aussi éminentes. Sans doute ont-ils de bonnes raisons, à leurs yeux du moins (on en déniche toujours dans ces cas-là, genre : l'intérêt supérieur du public, puisqu'il paraît, c'est la dernière invention à la mode, que le public doit savoir, que c'est le public qui a raison). Moi, je suis de la vieille école, à principes : ce micmac me file de l'urticaire.

Envers l'écrivain qui rosse ses confrères, il y aura de toute façon toujours ce soupçon : c'est la jalousie qui suinte. Ou alors, s'il est débutant, c'est qu'il veut se propulser : il déblaye le terrain pour mieux atterrir.

Relevé dans une pub : « ils vivèrent des jours tranquilles » ; dans un journal de petites annonces : J.F., 23 ans, Bac+ DEUG, savant taper à la machine, cherche emploi (m'est avis qu'elle va rester sur la touche, et sans savoir pourquoi) ; dans un papier du *Monde*, ce nouveau titre : M.X..., maître prévisionniste.

Une époque comme la nôtre, ça va être coton quand il faudra la quitter.

Aujourd'hui 12 janvier, cela fait quinze ans que K. et moi sommes intimes. Quoi qu'il puisse advenir, et malgré ces ratés inhérents à toute liaison qui dure, cela restera comme ce que j'ai fait de mieux, de l'avoir conduite au dodo à peine eus-je fait sa connaissance.

(À la réflexion, et me connaissant, je crois que c'est plutôt elle qui m'y a embarqué... enfin, bref, il n'y eut pas besoin de mettre au vote.)

On lit des notices biographiques d'écrivains. Quand ceux-ci ont mis fin à leurs jours, non seulement ce suicide est toujours mentionné, mais il l'est d'une certaine manière : comme un point d'honneur, une chose artistique en somme, qui ponctue avec harmonie leur vie.

Quand il s'agit du commun des mortels, la tendance s'inverse : camoufler cette tache.

C'est une vie de totale réclusion qui fait que notre esprit remet sans cesse sur le métier cet ouvrage : la pensée de la mort. On comprend le moine : il en va de même pour lui, à cette nuance près que la mort s'appelle vie éternelle. L'au-delà comme seul et unique horizon, c'est sa neurasthénie à lui.

On pourra dire de moi que je n'ai pas eu l'ambition de mes moyens... excepté en littérature, où je retombe la plupart du temps dans le cas classique : pas les moyens de mon ambition.

Ces atlas, ces encyclopédies et autres albums en tout genre que les éditeurs sortent à tour de bras, pourquoi cette manne de savoir trouve-t-elle si facilement preneurs, sinon parce que la classe moyenne (puisque c'est elle qui se jette dessus en majorité par l'intermédiaire des clubs de livres) se donne par ce biais l'impression de frayer avec la culture. Cela doit les rassurer de sentir près d'eux ce savoir en conserve : il faudrait le vouloir, pour mourir idiot.

Égotiste : c'est tout de même à moi de me connaître le mieux.

Cette année, janvier fait dans l'incognito, comme si le tyran des thermomètres s'était converti : libéral, il tolère les fanfaronnades impertinentes de la douceur. Reste à la nature, soudain tirée de son sommeil, à jouer au réac : « C'est l'anarchie! On n'est plus maître chez soi! Où sont nos hivers d'antan, on savait qui est-ce qui commandait, etc. »

Question vocabulaire qui soit inédit et performant, voire, le fin du fin, performant dans l'inédit, notre époque ne craint rien. Prenez par exemple ce verbe « dégraisser », qu'on met aujourd'hui à toutes les sauces! Ainsi, on « dégraisse » le personnel des entreprises : les bons morceaux, on garde ; la barbaque, à la poubelle – qui oserait prétendre que ce n'est pas du grand art, quand le verbe se fait chair à ce point.

K. essaie de faire la retape pour que le documentaliste du collègue enregistreur au magnétoscope *Le Kid* qui passe à la télévision, et ce afin de pouvoir le projeter aux élèves en cours d'année. Une de ses collègues, professeur

de français donc, lui répond : « Chaplin... Chaplin... Bof! je ne vois pas ce que je peux en tirer... non, vraiment. »

Avant de me lancer dans la littérature, comment ai-je pu, bougre d'idiot, oublier de prendre les augures! Certes, le coup de gong qui sonne la fin de la partie n'a pas encore retenti, je peux donc me dire que rien n'est tout à fait joué; n'empêche : le fait que cela tourne mal pour moi, et avec tant de constance, ressemble fort à une punition, quelque chose comme le courroux des dieux offensés.

Morale : croire qu'on a le destin avec soi est un atout psychologique d'importance.

Aveux et Anathèmes de Cioran (lu il y a plusieurs mois, avec la même jubilation que pour ses précédents, même si, de livre en livre, et c'est normal, s'est atténué l'ébranlement que fut la découverte de son premier, *Précis de décomposition*, lu vers 1975) va bientôt atteindre quarante mille exemplaires! On imagine les affres que ce succès colossal a dû déclencher chez notre auteur ultraconfidentiel qui, depuis ses débuts, titille le vertige, et s'en joue : désolation, honte, cataclysme, etc. bref, un coup à se suicider! C'est vrai : si on ne peut plus penser contre l'homme ni avoir élevé le néant au rang d'institution sans que la foule vous plébiscite...

Cinquième et sixième arrondissements de Paris : la république des Lettres, dit-on. Vu de province, ce grouillement d'affairistes en littérature, toujours à essayer de décrocher le meilleur placement pour leur signature, il vient l'envie de le résumer ainsi : jeu de Parisien, jeu de larbin.

Le bonheur? chacun sait ce que cela ne veut pas dire.

Quel mauvais sujet, cette dérision – qui fait du charme à la volonté, pour la débaucher.

Cela ne fait pas un pli : à peine ai-je étalé mes papiers sur la table que, hop! le chat s'invite et s'étale juste dessus – lui qui, mine de rien, surveillait la manœuvre depuis le fauteuil, semble ainsi se poser en rival de la littérature, genre : j'aimerais voir ça, qu'on me fasse des infidélités!

Quand il est couché de la sorte, sur le côté, de tout son long et dans le plus complet abandon, chaque fois je me dis que c'est là sa pose préférée (celle où il extériorise le mieux son bien-être, son enthousiasme)... mais c'est aussi celle qu'il aura à sa mort.

Nous qui sommes contaminés par un respect maladif du livre, quels malpropres nous nous montrons, paradoxalement, à ne vouloir jamais

faire le ménage dans notre bibliothèque (c'est que celui-ci consisterait à virer – direction : le bouquiniste du coin – les livres des auteurs avec qui nous sommes désormais en bisbille ou qui ne nous font plus ni chaud ni froid).

La gourmandise? c'est selon l'éducation qu'on a eue. Moi, entre ma mère, chantre du « On n'est pas sur terre pour notre plaisir », et le collègue dirigé par des maristes à poigne (même topo, en plus savant), eh bien! aujourd'hui encore j'entends par gourmandise des trucs du style : mettre beurre et confiture... Et voilà le travail!

Les fêtes de fin d'année sont l'occasion d'observer comme pullulent depuis quelque temps les magasins de « gadgets ». On en est à regretter l'époque de la mentalité du cadeau utilitaire, c'est tout dire. Quant à offrir un livre, cela doit apparaître à la plupart du plus mauvais goût – songez! depuis quand ferait-on plaisir en obligeant quelqu'un à un effort d'attention?

La flemme de développer, pourvu qu'on l'ait un peu racée, cela fait un style.

Ai parcouru (vite fait, bien fait) quelques-uns de mes premiers textes datés de 1978, sorte de chroniques sur les choses de la vie. Ils étaient enfouis dans les combles de mes tiroirs, à croire qu'à l'époque où je les y ai rangés, je voulais les planquer, me doutant déjà que pour avoir l'envie de les relire, il faudrait vraiment que je le veuille! Question de me payer de grands mots, je ne craignais personne dans ces textes, ma plume flambait son capital, le plus clinquant possible – tel un parvenu, quoi! « Art, Œuvre, Création, Grandeur, Noblesse, Élevé, Supérieur, Âme », et *tutti quanti* : ça poissait sous ma plume, fallait voir!

À cause d'un concours qu'il lance avec le Minitel *Apostrophes* (déjà, cette alliance...), Pivot, à la fin de son émission, a eu ce mot : « Poètes, à vos ordinateurs! », dit avec bonhomie, en toute candeur! Bon sang de bon sang! nous devons tout de même être quelques-uns à trouver que c'est énorme...

Et ce n'est pas parce que je suis de temps en temps spectateur de cette émission, que je range mon drapeau : moi, et j'en fais une question de morale, je suis du camp des derniers des Mohicans, pour qui la place d'un écrivain est à sa table de travail et non sous les feux de la rampe afin de démarcher son public, que ce soit par le biais de la télévision-spectacle ou de ces affligeantes séances de signatures – propres à écœurer qui se fait une certaine idée de l'écrivain. Bon, rompons là, sinon je m'énerve. Ah! ce serait beau, un éditeur qui interdirait à ses auteurs de se prêter à ces

numéros de marchands ! tiens, moi qui n'ai justement ni éditeur ni argent, je signerais illico.

Placard publicitaire pour deux volumineux tomes d'une Histoire de France : « La France : un pays façonné par l'Histoire. » Ils ont dû beaucoup suer, ces cracks de publicitaires, les artistes de ce temps, car chacun sait que c'est rarissime, un pays façonné par l'Histoire.

Épisode de la vie du grand-père de K. C'est une histoire qu'on chouchoute dans la famille ; elle revient comme ces chansons d'après banquet, à ceci près qu'ici ce n'est pas pour rire : de fait, cela pourrait s'intituler « Ce que c'est que le destin ». Ce brave homme donc, avant 1914, était un Rouge, fervent, intransigeant, un vrai de vrai, quoi ! dont la réputation en imposait alentour. Arrive la guerre. Chair juste à point pour rassasier l'honneur de la patrie, il est mobilisé. Un jour, il eut à conduire, seul, un chariot de munitions d'un cantonnement à un autre. Le voilà parti avec sa mule et son attelage, mais bientôt, après avoir traversé une forêt qui le désorienta, il perdit son chemin. Vaille que vaille il continua, au jugé, s'en tint à une direction, continua... jusqu'à ce qu'un civil, genre braconnier, dépenaillé et hirsute, bondisse d'une haie et lui tienne ce langage : « Mais où que tu vas comme ça, malheureux ! homme de peu de foi ! Parti comme t'es, tu fonces droit sur les Boches ! », et de le remettre dans la bonne direction, celle des lignes françaises, du Salut. Salut : la majuscule s'imposa évidemment à l'esprit de ce soldat, tout autant que le mot « miracle ». Cette apparition d'un inconnu, lequel s'évanouit dans la nature sitôt donné son viatique, grand-père ne fit ni une ni deux pour l'interpréter : intervention divine. En conséquence, dès la démobilisation, il ne fut pas un dimanche jusqu'à sa mort où il rata la grand-messe. On conçoit la révolution que ce dut être dans le voisinage, et l'humiliation pour le parti des Rouges comme la revanche toute de mesquinerie dont la calotte se poulécha. Quoi qu'il en soit, ce haut fait nous a toujours méchamment impressionnés.

(Et sans ce miracle, il n'y aurait pas eu ce bébé né après son retour de la guerre : la mère de K., donc, *in fine*, tintin pour bibi.)

Je ne sais plus si j'ai déjà noté cette caractéristique commune à K. et à moi, mais qui, je pense, doit être partagée par nombre de personnes de notre génération, et qui vaut peut-être comme loi naturelle des familles de milieu modeste : de mes quatre grands-parents, je n'en ai connu qu'un seul, la mère de ma mère ; idem pour K., la mère de sa mère, femme du susdit miraculé. Que cette absence de grands-parents frappe toute la branche mâle dit assez combien nous avons vécu dans un univers de veuves, d'autant plus, autre similitude entre K. et moi, que nous sommes les deux orphelins de père, et, nouvelle coïncidence, depuis la même année, 1957 ; et complétons ce tableau des concordances en précisant que ces deux seules grands-mères que nous

connûmes, elles aussi moururent la même année, 1961 – il était dit que nous devions nous rencontrer, dirait madame Soleil. (Il est vrai cependant que si K. ne connut aucun de ses grands-parents paternels, c'est que son père était polonais, venu en France vers l'âge de vingt ans et en des circonstances plus ou moins mystérieuses, et plutôt plus que moins, de là cette sorte de black-out sur sa famille à lui).

À défaut de pouvoir viser à l'ampleur des grandes œuvres, tenter d'être un peu mariolle dans son petit, tout petit domaine – en somme, du César tout craché : plutôt premier dans son village que second à Rome.

Mes soirées dans ce bureau, au milieu de ces livres que la pénombre m'incite à prendre tantôt pour des sentinelles complices au garde-à-vous, tantôt pour des sphinx au coude à coude qui m'interdiraient je ne sais quel accès, avec cette atmosphère particulière qui rappelle celle de l'étude jadis, quand tout invitait à la primauté de l'esprit, et moi pelotonné dans ce qui reste du fauteuil une fois le chat logé, à gamberger des livres impossibles, à fumer, à feuilleter, à rêver, à ruminer, à jeter une phrase sur le papier comme un jeton à la roulette, ces soirées que je savoure sans me lasser quoique je les aligne à longueur d'année depuis près d'une décennie : c'est là ce que j'aurai eu de meilleur.

D'un film de Coppola, *Jardins de pierre*, on nous dit qu'il n'est rien moins qu'une œuvre quasi militariste, dans laquelle affleure enfin cette vérité : les militaires auraient horreur de la guerre.

Je me récrie, sur le coup : là, est-ce qu'on ne charrie pas, un peu ? Ensuite, je me calme, je veux bien marcher dans cette combine. Les militaires auraient horreur de la guerre ? vous parlez d'une révélation ! c'est que les militaires, quoi qu'on dise de leur bestialité, sont humains, très humains ; d'où, payés pour la faire, la guerre, puisque tel est leur métier, hé ! hé ! à salaire égal, ils préfèrent se tourner les pouces.

Jours où le camouflage est de rigueur : essayer de se faire oublier de la vie.

Février

Mes trente-six ans m'ont dit : « Dégage ! ». Aujourd'hui, 2 février, trente-sept ans : je note cela par habitude, sans doute par réflexe aussi, réflexe comparable à celui de la bigote qui se signe en passant devant chaque croix, à moins que ce ne soit par méticulosité comme le rond-de-cuir qui se fait une règle de souligner à bon escient. En d'autres termes, d'avoir pris

une année, je ne vais pas me fendre de tout un blablabla, tant il me semble que la meilleure réplique à l'inéluctable qu'est vieillir, s'apparente à la réaction face aux menaces d'ordre nucléaire qui stagnent au-dessus de nos têtes : ou la politique de l'autruche ou un je-m'en-foutisme de derrière les fagots – sans pareil pour rappeler le côté café du commerce qu'il y a bien souvent en chacun de nous : mourir de ça ou d'autre chose...

Parmi les livres que m'offre K. (j'ai toujours l'impression d'un indu, quelque chose de l'ordre du malentendu, quand elle me gêne, dérouteré que je suis d'être aimé : on se doute donc qu'avec des cadeaux, et qui plus est des livres, c'est du merveilleux qui descend sur moi comme la grâce sur l'élu), *Albertine disparue*, nouvelle version due à Nathalie Mauriac d'après une dactylographie découverte récemment dans les papiers de sa mère, femme de Claude et fille de la nièce de Proust. Ce manuscrit qui resta dans les oubliettes durant soixante-quatre ans, c'est inouï ! nul doute que cette nièce, fille du frère de Proust, choisit délibérément de mettre ce texte sous le boisseau, afin de ne pas nuire à l'édition officielle, *La Fugitive*, mise au point par son père et Jacques Rivière. L'intérêt de cette *Albertine disparue*, on le sait, tient à la découverte des corrections effectuées par Proust juste avant sa mort, d'où de l'inédit : un ajout de huit mots dans le télégramme de madame Bontemps qui annonce la mort d'Albertine au narrateur, lors d'une promenade « qu'elle faisait au bord de la Vivonne », et en contrepartie, d'après ce que j'en juge en consultant durant la soirée les deux versions, une suppression d'une bonne centaine de pages, et non des moindres, tels des épisodes aussi fameux que la parution de son article sur les clochers de Martinville dans *Le Figaro*, sa rencontre, chez la duchesse de Guermantes, de Gilberte devenue mademoiselle de Forcheville, de même tout ce qui concerne Saint-Loup et son nouvel aspect, ainsi que l'essentiel « des trois étapes » qui marquent le retour du narrateur à l'indifférence, excepté le séjour à Venise. Bref, c'est ce qui s'appelle épurer, et pas avec le dos de la plume ! on imagine aux cent coups les proustiens fanas, malades de voir sabrés tous ces morceaux d'anthologie ! Qu'en faire, désormais, hein ? Et cette Albertine qui va mourir du côté de Guermantes alors qu'on la croyait en Touraine, cela change tout, ma parole ! plus besoin d'attendre encore mille pages pour apprendre que les deux côtés de Combray ne sont pas séparés par une démarcation absolue... sale coup pour le suspense ! Oui, vraiment, il va y avoir des exégètes obligés de refaire leur copie, et qui songeront qu'au lieu de corriger ce texte-là, Proust aurait mieux fait de se lever.

Un embrigadement chasse l'autre. Autrefois, il y avait les prières : nous étions incollables, de vrais moulins ! Aujourd'hui, le catéchisme de la génération des sept-douze ans, ce sont les programmes télé de la semaine : ils vous les récitent par cœur, avec à la clef les horaires à la minute près !

Pour user d'une distinction toute pascalienne, on pourrait répartir les écrivains comme suit, grosso modo : le clan de ceux pour qui la littérature est d'un intérêt *spéculatif* (oui ou non servira-t-elle, comme n'importe quel autre moyen, à les faire parvenir?); le clan des malades de, qui ne sauraient la vivre autrement que de façon *pathétique*, car il en va de leur survie spirituelle.

Des soucis en broussaille.

Certes, certes, j'entends bien ce à quoi toujours il faudrait arriver : se démarquer et du conformisme pépère et de son contraire. Seulement, ce faisant, à trop se méfier de l'immobilisme de l'un et du côté girouette de l'autre, ne risque-t-on pas cette manière de stérilité qu'est le sarcasme permanent aux lèvres?

Quelques mois après le lancement du quotidien sportif *Le Sport*, son directeur déclare, comme le franc succès escompté tarde : « On envisage des aménagements pour faciliter la lecture. »

– Car faut pas déconner! *Le Sport*, c'est super dur à lire. *Le Monde*, à côté, c'est de la rigolade!

On voit la mort à l'œuvre chez les autres. Quelle technique! on saluerait presque sa maestria. On pense à soi, c'est humain, non pour ratiociner une fois de plus sur la peur (un peu, beaucoup, à la folie... couic!), mais parce qu'on voudrait tant être devin : sera-ce long et gratiné, avec des trucs pas possibles inventés exprès pour moi? ou alors en douceur et sur le pouce, et même, pourquoi pas, avec un clin d'œil un rien coquin – tu viens, chéri?

Jusqu'à ce jour, dans mes relations avec l'édition, il n'y eut jamais de contacts personnels, de rencontres. Contre la coutume qui veut qu'un provincial « monte » à Paris (et, en littérature, afin de « rencontrer des gens », ceux aux coups de pouce déterminants), j'ai toujours opté pour l'écrit contre l'oral, envoyant mes manuscrits par la poste au lieu d'aller tirer des sonnettes et quêter des recommandations. Il y va d'une certaine politesse d'agir ainsi : nos livres, ce sont nos cartes de visite. Et s'en remettre à cette façon de se faire annoncer plutôt que de débarquer, d'exhiber sa gueule et ses facultés à faire le clown ou le camelot, ce n'est après tout qu'honorer ce pour quoi nous vivons : une manière d'être encore et toujours littéraire, et surtout là, quand il s'agit plus de commerce que de littérature.

Papiers collés de Perros. Si ça ne passe pas à la postérité : « Papiers décollés ».

– Allons dîner un de ces jours au restaurant, proposé-je à X., ancien condisciple de fac, revu par hasard (et à qui j'explique en diagonale ma